

Ces derniers objets excitèrent, on s'en doute bien, une admiration et une surprise extrême, qui furent suivies de cris de joie et de grands éclats de rire. Chacun en fit autant; les chiens au nombre de cinquante se mirent à aboyer; c'était un vacarme à ne pas s'entendre.

Les naturels firent don à leur tour de leurs propres couteaux et de dents de narval et de morse, et d'après l'invitation de Sackehouse, se découvrirent la tête en signe de politesse; on ne pouvait rien désirer de plus. Enfin ils consentirent à venir à bord, mais trois d'entre eux, ils étaient huit, restèrent à la garde des traîneaux et des chiens.

En approchant des vaisseaux, ils les saluèrent l'un après l'autre, et leur parlèrent ainsi : « Qui êtes-vous? que voulez-vous? d'où venez-vous? est-ce du soleil ou de la lune? » Discours qu'ils terminaient en se tirant le nez. On conçoit que tout ce qu'ils aperçurent excita leur admiration. Ils ne pouvaient croire que les mâts fussent de bois; ils supposaient que les voiles étaient en peaux. Ils ne revinrent pas de surprise en voyant un matelot grimper jusqu'au haut du grand mât. Ils regardèrent avec un air de mépris un petit chien basset qu'ils jugèrent sans doute trop faible pour tirer un traîneau. Ils furent au contraire saisis de terreur à la vue d'un cochon qui se mit à grogner, et l'un d'eux voulut sortir du vaisseau.

Leur étonnement fut au comble quand ils reconnurent leur figure dans un miroir; ils examinèrent aussitôt s'il n'y avait par derrière quelqu'un qui imitait leurs gestes. On leur montra des estampes, ils essayèrent de mettre la main sur les hommes qu'elles représentaient; on leur servit du biscuit et de la viande salée, ils y goûtèrent et les rejetèrent aussitôt. Un officier fit devant eux quelques tours de bateleur qui les mirent mal à leur aise. Quand ils s'en allèrent, on les combla de présens.

Le mouvement des glaçons obligea les vaisseaux de changer de position; le 13 on put s'amarrer sans danger près de la glace qui bordait la côte. On ne tarda pas à revoir des Eskimaux différens de ceux avec lesquels on avait eu des rapports. Celui-ci avait raconté la bonne réception qu'ils avaient reçue, de sorte que leurs compagnons ne témoignèrent pas la moindre crainte: on leur fit des présens; ils vinrent à bord. Le plus âgé se nommait Meigak; il avait avec lui Kaveigak, son fils aîné; le plus jeune était resté à la garde des traîneaux.

On apprit de Meigak diverses particularités sur sa famille et sur son pays. Il avait une femme, une fille et trois fils. Pendant l'été ses compatriotes quittent Pitovak, leur pays, qui est situé au nord, pour venir pêcher des phoques et des narvals à

Akoloïnsik, près du cap Sichilik, où ils se trouvaient alors; ils en repartaient lorsque le soleil les abandonnait. Quand Meigak sortit du vaisseau, il montra de dessus le pont sa maison qui était en face, à trois milles de distance; on la distinguait avec le télescope. Il nomma Inmalik le cap que l'on avait au nord à six milles, et ajouta que de l'autre côté, il y avait une mer libre.

Meigak revint le lendemain avec ses deux fils et trois autres Eskimaux. Ils avaient fait une espèce de ballon avec une peau de phoque qu'ils avaient cousue et remplie d'air pour qu'elle leur servît de bouée: ils se le lancèrent d'abord les uns aux autres, et ensuite aux Anglais, qui prirent volontiers part à ce jeu, au grand contentement de ces sauvages.

Dès qu'ils furent à bord, ils se mirent à demander et à dérober tout ce qu'ils voyaient, mettant la main sur les petits morceaux de bois et sur les clous qu'ils trouvaient. On les mena dans la chambre et on leur fit des questions; pendant la conversation, l'un d'eux qui avait un sac plein de macareux, en prit un qu'il mangea tout cru; on leur demanda si c'était leur usage; ils répondirent qu'ils en usaient ainsi lorsqu'ils ne pouvaient faire cuire la viande.

On alla sur le pont et on les pria de danser, deux d'entre eux se mirent à faire des contorsions

extraordinaires, et à prendre des attitudes bizarres et même indécentes, gestes qu'ils accompagnaient de grimaces horribles. Cet exercice se termina par des cris et des éclats de rire, et les deux danseurs se rapprochant l'un de l'autre, s'agitèrent jusqu'à ce que leurs nez se fussent touchés. Tandis que les uns amusaient ainsi l'équipage, les autres profitèrent de cette distraction pour enlever tout ce qui était à leur portée; il fallut finir par les fouiller lorsqu'ils sortirent des vaisseaux.

Le capitaine Ross nomma Highland arctique, le pays avec les habitans duquel il venait d'avoir des rapports. Il est situé dans l'angle nord-est de la mer de Baffin, entre  $76^{\circ}$  et  $77^{\circ} 40'$  de latitude nord, et entre  $60^{\circ}$  et  $72^{\circ}$  de longitude ouest. Il occupe ainsi une étendue de cent vingt milles de côtes dans la direction du sud-est au nord-ouest. Sa largeur est peu considérable. Cette contrée est bornée à l'est par des montagnes qui empêchent les naturels de s'avancer de ce côté; elle est hérissée de montagnes séparées par des ravins remplis de neige; la côte est bordée par des glaces qui se prolongent au sud. On aperçoit au pied des rochers, sur le bord de la mer, des traces chétives d'une verdure jaunâtre. Il ne croît dans l'intérieur que des mousses, des lichens, des graminées dures et rares, et des bruyères. Les Eskimaux font sécher la mousse et l'emploient comme

mèche pour brûler avec de l'huile de phoque ou de narval. Les tiges de bruyères liées ensemble, leur servent de manches de fouets pour conduire leurs chiens.

Ils ne connaissent de quadrupèdes sauvages que le lièvre et le renard noir qu'ils prennent au piège; l'ours blanc qu'ils chassent dans l'eau; l'onimok, grand animal cornu qu'ils ne peuvent atteindre, et l'amarok, bête féroce, qui est probablement le carcajou.

Ces Eskimaux ressemblent aux Grønlandais, seulement ils ont le visage plus large; tous avaient la barbe longue, mais peu fournie. Leurs casaques sont en peau de phoque, ornées de peaux de renard noir, et doublées de peaux de macareux ou d'autres oiseaux aquatiques; elles ont un capuchon. Elles ne descendent pas très-bas; leurs pantalons en peau d'ours ou de chien, ne remontent que jusqu'au haut des cuisses, de sorte que lorsque ces hommes se baissent, le bas de leur dos reste à découvert. Leurs bottes sont en peau de phoque avec des semelles de peau de morse. En hiver ils s'enveloppent d'un manteau de peau d'ours. Ils ont le visage couvert de crasse et d'huile.

D'après la description qu'ils firent de leurs maisons, elles ressemblent à celles des Grønlandais. Ils se nourrissent de la chair de tous les animaux de leur pays et préférablement de celle de

narval et de phoque; ils ne mangent du chien qu'en hiver, lorsque les autres alimens leur manquent. Pour chasser les phoques, ils saisissent le moment où ils sont endormis, ou bien se couchent près des trous qui se trouvent dans la glace, et font du bruit pour les attirer à la surface de l'eau; l'animal trompé par leurs vêtemens et leurs cris s'approche sans défiance; ils le tuent. Ils montrèrent aux Anglais comment ils faisaient cette chasse; Sackehouse qui s'y connaissait le mieux, convint qu'ils l'emportaient sur les Grønlandais.

Tollovak est leur chef ou pisarsouak, c'est-à-dire l'homme de la tribu le plus habile à la chasse ou à la pêche. Ils en parlèrent comme d'un homme très-fort, très-bon, et très-aimé. Ils vivent en familles; le chef de chacune exerce une autorité illimitée sur les siens. Ils n'ont pas d'idée de ce que c'est que la guerre, ils n'ont des armes que pour la chasse des animaux.

De même que les Grønlandais, ils ont des anghekoks ou sorciers, ils donnèrent ce nom à l'officier qui fit des tours d'adresse; ils le regardaient d'un mauvais œil. L'un d'eux était anghekok; celui-ci, interrogé en particulier sur l'idée qu'ils avaient d'un état futur, répondit qu'un homme avait autrefois enseigné qu'après la mort on allait dans la lune; il ajouta que le vulgaire ne

savait pas ces choses-là, et que les anghekoks n'y croyaient plus.

Un peuple qui ne voit pas le soleil pendant trois mois de l'hiver, qui le voit constamment pendant trois mois de l'été, et qui pendant le reste de l'année, voit les jours croître ou décroître d'une heure à vingt-quatre dans trois mois, ne peut avoir l'idée d'une journée. Pour exprimer le lendemain, ils disent quand nous aurons mangé et dormi. Ils ne savent compter que jusqu'à dix; mais ce qui est singulier, c'est que, vivant près de la mer, dont ils tirent presque toute leur nourriture, leurs vêtements, l'huile qui est leur combustible, les côtes de baleine qui leur servent de matériaux pour construire leurs habitations et leurs traîneaux, enfin, les défenses de narval dont ils font leurs armes, ils ne connaissent pas la navigation, et n'aient pas de canots; ils ignorent jusqu'aux noms par lesquels leurs voisins désignent ces embarcations.

Ils ne sont cependant pas dépourvus d'industrie; ils construisent des traîneaux, ils savent se faire des armes, ils se bâtissent des huttes de pierre, creusées de trois pieds en terre, et élevées d'autant au-dessus du sol, et dont les ouvertures sont soigneusement bouchées avec de la terre.

Ce qui surprit le plus fut de leur voir à chacun un couteau grossièrement fait. Ils en tirent le fer

de deux grands rochers voisins du cap Sichilik; ils en détachent avec beaucoup de peine des fragmens qu'ils forgent à froid et aplatissent entre deux pierres. Les détails qu'ils donnèrent sur ces rochers firent connaître qu'ils étaient d'origine météorique.

Ces Eskimaux croient qu'ils descendent d'une nation qui venait du nord. Sackehouse, en les voyant, s'écria: Voilà nos pères. Il paraît que ce peuple sera originairement venu d'Amérique, puis sera allé de proche en proche jusque dans le Groenland méridional; l'identité de langage vient à l'appui de cette supposition, car c'est un dialecte du groenlandais. Il s'est écoulé un temps si considérable depuis qu'ils se sont fixés sur cette partie de la côte, qu'ils se croient les seuls hommes qui existent dans le monde, et ils n'ont pas d'idée d'un autre pays que le leur. Privés de tout ce qui, selon nous, constitue le bonheur de la vie, ils sont néanmoins heureux en comparaison même des peuples mieux partagés qu'eux sous beaucoup de rapports; leur bonheur provient de la douceur de leur caractère, de l'harmonie qui règne entre eux, et du soin avec lequel ils semblent éviter de se quereller les uns les autres.

La mer était beaucoup moins encombrée de glaces le long des côtes de ce pays qu'on ne l'avait trouvée sur une étendue de plusieurs degrés plus

au sud. Elle était surtout entièrement libre au nord du cap Dudley-Digges, et les Eskimaux dirent qu'elle l'était constamment pendant l'été. Cependant les deux vaisseaux qui remirent à la voile le 16 août, en trouvèrent dans les baies qui découpent la côte. Après avoir doublé le cap Sichilik, situé par  $75^{\circ} 57'$  de latitude, on remarqua que celle qui couvrait les rochers était d'un rouge foncé. On alla en prendre, elle fut examinée au microscope, et on s'aperçut que cette couleur était produite par des poussières séminales de mousses ou de lichens. Un phénomène semblable a été observé sur les neiges des Alpes.

En passant devant le cap Dudley-Digges, on le reconnut à la description que Baffin en avait faite. A six milles, au nord de ce promontoire, un superbe glacier s'étendait sur un espace considérable, jusqu'à un mille dans la mer. On distinguait au nord des huttes d'Eskimaux. La baie de Wolsstenholme, celles de Smith et de Jones étaient obstruées par les glaces; les brouillards contraignaient beaucoup la navigation, et obligeaient de se tenir à une grande distance de la côte. Ensuite on se dirigea vers le sud-ouest pour éviter les glaçons. Ils étaient de forme irrégulière, d'une couleur verdâtre, et semblaient être amoncelés les uns sur les autres depuis des siècles.

Dans la nuit du 24 au 25 août, le soleil dis-

parut tout-à-fait au-dessous de l'horizon, pour la première fois depuis le 7 juin. Le 25 on remarqua que la côte commençait à tourner au sud; on avait reconnu, sans y pénétrer, l'entrée de quelques-uns des détroits vus et nommés par Baffin. On n'examina ni celui de Smith ni celui de Jones, mais partout où l'on put vérifier les indications de ce navigateur, on fut frappé de l'exactitude de ses observations.

Le 30 août on se trouvait en face du détroit de Sir James Lancaster. On savait que Baffin n'y était pas entré; chacun conçut l'espérance d'y trouver le passage si ardemment désiré. La mer était libre de glaces, on était favorisé par le vent. La largeur de ce détroit était d'une cinquantaine de milles: on y navigua jusqu'à une distance de trente milles de l'entrée. Alors on vint annoncer au capitaine qui dinait, que l'on voyait la terre dans l'est; il monta sur le pont et la reconnut distinctement à vingt milles de distance, ainsi que des glaces: c'était le 31 août à trois heures après-midi; aussitôt on vira de bord, quoique la sonde rapportât encore 750 brasses de profondeur. Ferme ment persuadé que le détroit était fermé par les terres, Ross abandonna la recherche du passage, et perdit, de cette manière, la plus belle occasion d'illustrer son nom. Plusieurs de ses officiers ne partageaient pas son opinion, mais ils durent obéir aux ordres de leur chef.

En continuant à longer la côte au sud, on rencontra le 11 une montagne de glace stationnaire, sur laquelle on parvint à grimper après beaucoup de tentatives inutiles. Elle avait deux mille toises de longueur, quinze cents de largeur, et s'élevait de cinquante-un pieds au-dessus de la mer. Un gros ours blanc se trouvait sur une de ses extrémités; on se prépara sur-le-champ à l'attaquer, mais les fusils avaient pris de l'humidité, il fallut quelques instans pour les mettre en état. Lorsqu'il vit qu'on avançait vers lui, il prit la fuite; on espérait qu'on finirait par l'atteindre, lorsqu'au grand étonnement des chasseurs il sauta dans la mer.

Le 12 les vaisseaux se dirigèrent vers l'est, et reconnurent qu'il n'existe pas d'île entre les côtes orientale et occidentale du détroit de Davis sous le parallèle de 70° 40'. On revint ensuite vers la côte de l'Amérique, que l'on suivit jusqu'à 63° de latitude, vis-à-vis le détroit de Cumberland. Le 2 octobre on fit route à l'est vers le cap Farewell, pointe méridionale du Grœnland. Les deux vaisseaux furent séparés par une tempête. Le 30 octobre l'*Alexandre* arriva dans la rade de Bressay, aux îles Shetland; peu d'heures après, l'*Isabelle* l'y rejoignit. Après quelques jours de relâche, ils partirent pour l'Angleterre, où ils arrivèrent heureusement.

---

## TABLE DES VOYAGES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

---

VOYAGE de Hooker en Islande, 1809	Page 1
VOYAGE en Islande, par M. le docteur Ebenezer Henderson, (en 1814 et 1815).	111
VOYAGE de Hearne, dans la partie boréale de l'Amérique (1769 à 1772).	274
PREMIER VOYAGE de Mackenzie dans l'Amérique septentrionale, 1789.	354
VOYAGE de Mackenzie, du fort Chipiouyan, aux côtes du Grand-Océan (1792 à 1795).	382
VOYAGE de Ross, dans la mer de Baffin, 1818.	456

---